

L'INVISIBLE SE DÉCRYPTE À IMAL

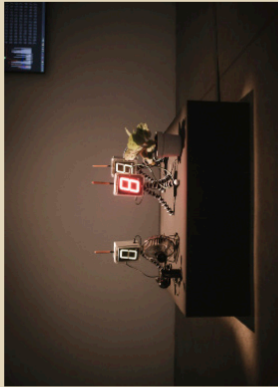


Avec désormais près de 600m² d'espaces disponibles, iMAL inaugure ses nouvelles infrastructures le long du Canal de Molenbeek par une exposition fixant l'originalité de sa démarche, entre recherche et création artistique. Née de l'implication fin 2016 d'iMAL au sein du réseau SCANNER (Science and Art Network for New Exhibitions and Research) qui propose aux artistes sélectionnés par le programme de résidence COLLIDE au CERN de Genève de réaliser un projet issu de leur immersion dans le monde scientifique, **QUANTUM: IN SEARCH OF THE INVISIBLE** s'inscrit dans la thématique singulière de la physique quantique. Une quête aux confins de l'infiniment petit qui témoigne de la convergence de vue entre artistes et chercheurs, comme l'explique Yves Bernard, directeur d'iMAL.

Yunchul Kim, Cascade, trois éléments sculpturaux. Arago, Ivan Geiger-Aullier, gènes, corniches à sans écran LED, avec web browser, ordinateur, électronique, microcontrôleur, arduino, aluminium, tôle, PMMA, novembre, 2018. Photo de vue large à l'IMAL, vue large à l'IMAL. Photo © Laurent Catala

L'art même : QUANTUM: IN SEARCH OF THE INVISIBLE invite le visiteur à découvrir "dix créations" où chacun des artistes a choisi de donner sa propre réinterprétation de faits issus de la science moderne. Les travaux présentés procèdent en fait de l'immersion d'artistes en résidence au CERN de Genève...

Yves Bernard : En effet, les résidences d'artistes sélectionnés par le jury international du programme COLLIDE sont avant tout des résidences de recherche et d'exploration. Il s'agit d'immerger l'artiste au milieu de 3.000 scientifiques, ingénieurs et techniciens travaillant au CERN, et d'explorer librement nouvelles idées et concepts dans ces immenses laboratoires et infrastructures. Ces résidences ne demandent pas la réalisation d'une œuvre mais ouvrent souvent la réflexion en amont de nouvelles créations. L'idée du réseau SCANNER est donc de leur proposer de réaliser une œuvre procédant de leur résidence et de produire une exposition collective voyageant chez chacun des partenaires. (Le réseau SCANNER regroupe IMAL, le CERN de Genève et son programme Arts at CERN, mais aussi FACT (Liverpool), Le Lieu Unique (Nantes) et le CCCB (Barcelone))



AM : À l'heure des interactions grandissantes entre art et science, en quoi cette thématique de la physique quantique et cette collaboration spécifique avec le CERN est-elle porteuse d'enjeux pour IMAL ?

YB : Il y a deux enjeux principaux pour IMAL dans cette collaboration. D'abord, la production d'œuvres originales s'inscrivant dans ce champ Art et Science. Ensuite, la collaboration internationale entre centres d'art européens pour la production d'exposition de qualité. Aujourd'hui, produire une telle exposition coûte trop cher pour une seule organisation. Ensuite la thématique de la physique quantique découle naturellement des recherches au CERN où elle est l'un des principaux instruments théoriques. Confrontée à l'expérimentation et à la méthode scientifique, elle permet d'expliquer le monde de l'infiniment petit et se trouve à la base de nombreux progrès technologiques. Par son audace et son originalité, cette théorie témoigne des similitudes entre la créativité et la liberté de pensée des artistes et des scientifiques.

AM : Concrètement, la recherche fondamentale se traduit au CERN par un arsenal d'appareils, accélérateurs et détecteurs de particules, que certains artistes de l'exposition semblent vouloir restituer de façon massive. Avec son approche plastique volumineuse, comme ce tube transparent de 18 mètres de long, la Cascade de Yunchul Kim donne l'impression de vouloir redimensionner l'invisible...

YB : Cascade est effectivement une pièce imposante

à forte composante plastique, avec cette comotiation d'énorme machine de laboratoire. L'œuvre en elle-même est composée de trois sculptures, mais cet assemblage de tubes et tuyaux, dans lesquels circulent fluides et gaz, cache en fait un écosystème complexe où les différents éléments de l'œuvre vivent en interdépendance et en connexion directe avec les flux de particules élémentaires, ici les muons, nous arrivant du cosmos. L'artiste a volontairement réalisé son détecteur de muons avec des techniques anciennes, des tubes à vide utilisés dans les premiers compteurs Geiger mesurant la radioactivité.

AM : On retrouve aussi cette logique de mise en scène de machines, en plus simplifiée, dans le Supralumal de Juan Cortés, avec ses mécanismes à roues dentées d'horlogerie générant une succession continue d'illuminations de fibres optiques. On est ici dans une lecture métaphorique des rapports entre art et science, non ?

YB : Il y a un côté ironique, peut-être aussi second degré, dans cette pièce au style steampunk : l'artiste y reconstitue la complexité de l'univers par un jeu simple et très lisible d'engrenages, de moteurs et d'électroniques DIY agissant comme la main d'un petit dieu contrôlant une galaxie d'étoiles. Mais finalement, on peut se demander si ce n'est pas nous, plus que l'artiste, qui projetons une telle interprétation cosmique dans cet assemblage très concret.

AM : Il est vrai que l'interprétation de l'invisible n'induit pas forcément quelque chose de spectaculaire. Aussi le public a-t-il besoin de pièces stimulantes, scénographiques. C'est le cas avec, par exemple, ces huit robots conçus par James Bridle qui génèrent aléatoirement des nombres et évoquent un hasard qui pourrait lui aussi s'expliquer par la physique quantique...

YB : Chaque œuvre de l'exposition propose des scénographies singulières. Cascade et One!One en étant les exemples les plus frappants. James Bridle est un artiste britannique explorant l'influence du digital et des réseaux sur notre monde physique. Sa pièce State Of Sin, avec cet ensemble de petits robots sympathiques rassemblant les données de phénomènes physiques naturels par les transmetteurs sur Internet, narque cette infrastructure numérique globale hautement complexe, en proposant une mesure née d'un monde physique naturel aux variations imprévisibles, aléatoires pour le regard computationnel des machines.

AM : Vous évoquez le One!One de HRM199 et son environnement audiovisuel immersif. Ici, avec tous ces sons et ces lumières venant perturber la vidéo qui défile, c'est le langage humain qui devient inexplicable, non ?

YB : Cette installation est à la mesure de l'essorage mental où nous propulse notre monde hyper connecté. Elle interroge dans une forme synesthésique et perturbante la question du langage. Quel langage pour comprendre le monde ? Les langages formels (mathématiques, code, sciences), les langues humaines (dites naturelles, avec leur rituel oraux) ou encore toutes ces hybridations linguistiques que nous renvoient les machines ?

AM : Certaines œuvres de l'exposition comme celle du duo Semiconductor ou le Scalar Oscillation de Diann Bauer évoquent d'ailleurs, avec une grande différence formelle, une sorte d'hybridation du langage artistique et scientifique...

YB : Cela est très juste même si ce sont deux œuvres très différentes en effet. Semiconductor a élaboré un langage très proche du documentaire (avec des entretiens de scientifiques rencontrés au CERN par exemple). La pièce de Diann Bauer est beaucoup plus abstraite. Elle s'inspire notamment des écrits de Carlo Rovelli. La saturation d'images, de textes et de sons qui en émane est un rappel que la notion de temps opère à différentes échelles. Celle que nous connaissons bien sûr, mais aussi celles que l'humain ne peut ni percevoir, ni comprendre.

AM : Les œuvres présentées proposent différents supports : installations vidéo, environnements immersifs, dispositifs et mécanismes sculpturaux, mises en scènes lumineuses et robotiques, mais aussi du dessin et des collages comme dans le We Aren't Able To Prove That Just Yet. But We Know It's Out There de Yu-Chen Wang...

YB : Dans ce travail, Yu-Chen Wang met aussi bien en œuvre des archives sonores que ses propres dessins en proposant une approche narrative visuelle et poétique de ses rencontres avec les scientifiques et leurs archives. C'est un travail sur la mémoire. Elle tente de rendre compte du processus complexe de travail des chercheurs, de leur historique de collaboration, du travail du temps et de ses strates à travers les documents qu'ils ont produits.



AM : Le dessin et l'image se retrouvent encore dans le récit holographique bâti par Suzanne Treister pour The Holographic Universe Theory of Art: History, soit la projection chronologique de plus de 25 000 images issues de l'histoire de l'art, en accéléré, comme pour faire écho à l'accélérateur de particules du CERN...

YB : Le travail de Suzanne Treister est fascinant tant par sa forme que par son propos. Elle y convoque un tourbillon effréné d'images, l'ambiance feutrée de conversations calmes avec des chercheurs et la poésie visuelle de ses magnifiques aquarelles.

AM : Cette idée de représentation artistique de la physique quantique portée par l'exposition se réère même parfois à des images plus mentales. L'une des installations les plus étonnantes est l'animation immersive Cosmic Strike de Lea Porsager, qui se base sur des techniques de méditation tantrique et de mantra...

YB : La pièce de Lea Porsager explore le lien entre sciences, croyances et spiritualité. Ici, des techniques de méditation spirituelle deviennent des outils alternatifs pour tenter d'imaginer la nature du neutrino, une particule mystérieuse que les scientifiques du CERN ont capturé à l'aide d'une grande corne à neutrons. L'œuvre invite le spectateur à entrer dans le mantra de la corne spirituelle de l'artiste, en y plongeant en profondeur grâce à des lunettes 3D.

AM : Au-delà de la physique quantique, une œuvre comme le Stealing One's Own Corpse de Julieta Aranda, qui s'interroge sur la manière dont l'homme va continuer à exister dans le futur, nous invite à rester vigilant sur l'impact environnemental humain dans le contexte pandémique actuel. L'art et la science peuvent-ils devenir un vecteur d'espoir commun pour l'humanité de demain ?

YB : Quantum montre bien cette même interrogation des artistes et des scientifiques : quelle est la place de l'homme dans l'univers ? La crise du COVID-19 nous rappelle avec urgence la fragilité et le danger de notre approche anthropocentrique. Les arts et les sciences participent pleinement à la construction de visions alternatives positives et opérationnelles pour changer nos politiques et comportements humains. Le travail de Julieta Aranda interpelle particulièrement. Pendant cette période de confinement total où l'exposition est fermée, nous allons d'ailleurs proposer la trilogie complète des vidéos à l'origine du projet dans notre programme en ligne Quarant-IMAL.

Ces questionnements concernent IMAL au plus haut point. Notre programmation prévoit dès septembre 2020 tout un volet sur la thématique de la post-croissance (post-growth), avec exposition, débats, échanges, ateliers, etc.

Entretien mené par Laurent Catala

Devenez des nouvelles
Photo © Carolina Lasso

QUANTUM: IN SEARCH OF THE INVISIBLE

EN COLLABORATION AVEC LE CERN
30 JUILIEN DES CHARRONNAGES
1080 MOLENBEEK

EN FONCTION DES DIRECTIVES COVID
DE LA MISE EN ŒUVRE
DE LA FIN DU CONFINEMENT
L'EXPOSITION POURRA ÊTRE
PROLONGÉE JUSQU'À LA MI-AOÛT.
WWW.IMAL.ORG